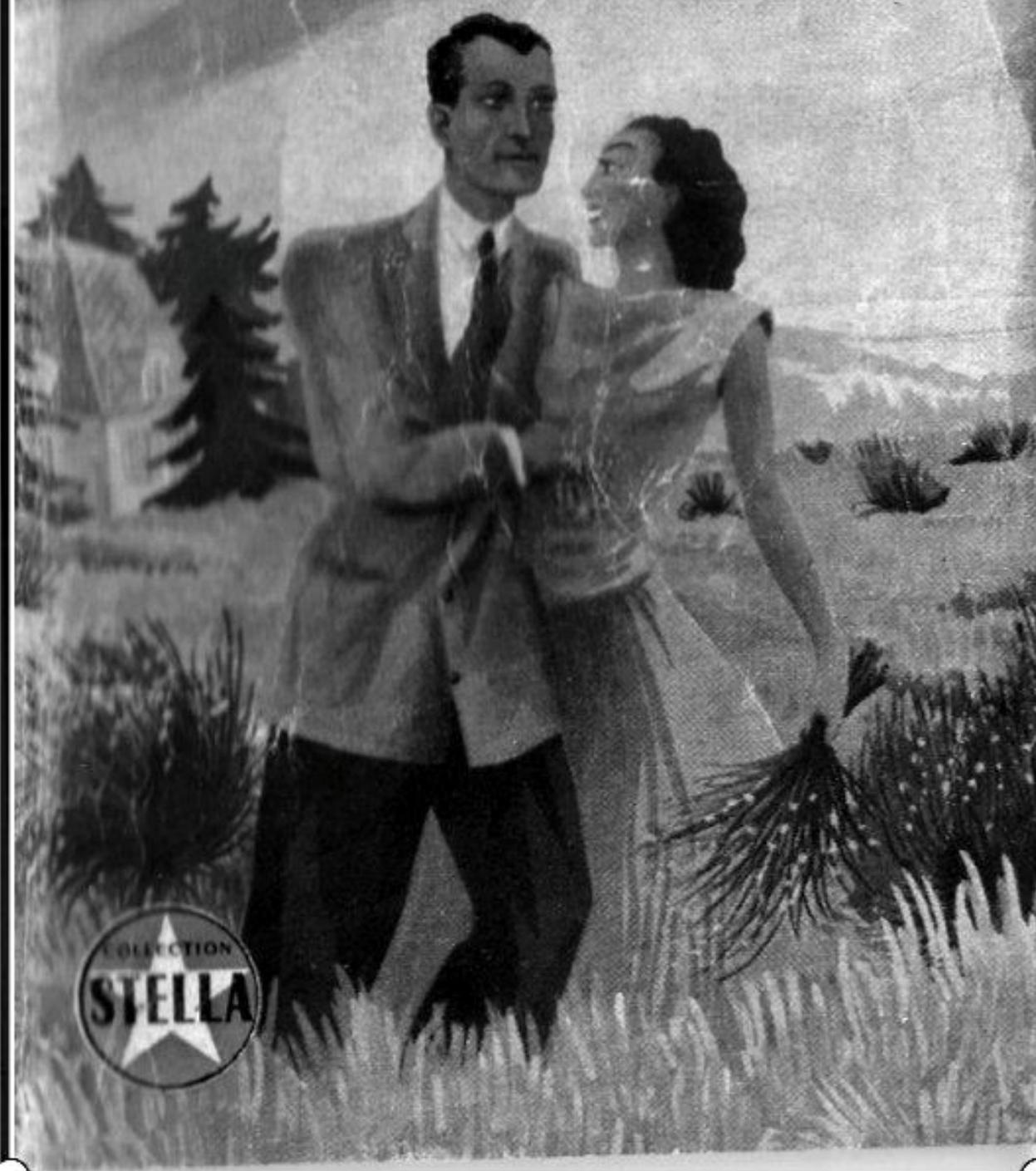


JACQUES GRANDCHAMP

L'ÉTOILE *QUI S'ÉTEINT*



interviewée fréquemment, ne pouvait dire ce qu'elle savait, et c'était peu de chose. De son naturel elle n'était ni commère ni bavarde. Pour elle, M^{me} de Lavois (elle s'entêtait dans son erreur devenue définitive) était une malade à laquelle il fallait un grand repos et pas de bruit autour d'elle.

— Pour ça, elle est servie ! concluait la brave fille.

En effet, *la Frelonais* n'avait pas de voisins gênants. La demeure la plus proche était située à trois cents mètres de là et n'était habitée que pendant les vacances. Elle portait le nom sonore et impérieux de *la Régentière*, mais les gens de **Gaulon** l'appelaient le plus souvent « la Maison des Enfants ». Il y en avait tant ! Six garçons, quatre filles qui, dès leur arrivée, révolutionnaient le bourg et la route par leurs constantes allées et venues.

Bien que, et pour cause, elle ne les eût jamais vus, Jeanne les traitait d'intrus. Elle espérait qu'ils ne troubleraient pas sa tranquillité, mais elle éviterait de les rencontrer sur son chemin. Ils ne devaient pas encore s'être installés dans leur manoir.

Dès que la pluie et le vent seraient un peu calmés, elle appellerait Thérèse et elles se rendraient ensemble au bourg. Elle avait goûté la solitude des routes bien tracées, si rarement troublée par une voiture ou un passant ; celle plus totale encore des petits chemins à travers la lande ou la pinède que le printemps émaillait de ces mille fleurs multicolores qui font le charme de la campagne bretonne. Par contre, elle n'était encore jamais allée au village et n'était entrée dans aucun magasin. Elle n'avait besoin de rien. Elle s'était perdue, durant des semaines entières, dans une inaction complète, y découvrant parfois une sorte d'euphorie, plus souvent encore le rappel amer d'un temps qui lui

lissait de cuisants regrets, et qu'elle cherchait à oublier à tout prix.

Puis les beaux jours étaient venus. Elle avait éprouvé le besoin de se secouer, d'agir davantage. Un lent travail de transformation s'opérait en tout son être. Les livres de la bibliothèque lui offraient un aliment varié. Ils l'avaient rebutée au début par l'austérité de leurs textes : les Pères de l'Eglise voisinaient avec les grands classiques et la haute philosophie. Elle en apprécia d'abord la valeur uniquement au point de vue littéraire, car elle était intelligente et cultivée, et enfin en tira de sages réflexions.

Depuis si longtemps elle n'avait pas eu le temps de penser ! Mais comment ne pas le faire lorsque seule, devant le grand livre de la Nature, on se ressouvient d'une phrase de saint Jean Chrysostome ou d'un passage de Montaigne, on transpose sur le plan de sa vie propre ce qui paraît s'y adapter étroitement !

Jeanne avait-elle médité la parole divine qui pour elle prenait une tournure prophétique : « Je conduirai l'âme dans la solitude, et là je lui parlerai » ?

Elle en eut la secrète et encore incertaine intuition quand, ayant revêtu sa grande cape de montagne en loden brun, posé sur ses cheveux le feutre d'allure masculine qu'elle entourait d'une épaisse voilette blanche, son makhila à la main, elle prit avec Thérèse le chemin du bourg.

Il ne pleuvait plus, le vent était tombé, permettant au soleil de reparaitre entre deux nuages. D'un pas alerte les deux femmes s'engagèrent à travers champs, puis sur la route nationale. Avant d'arriver au village elles passèrent devant un grand bâtiment rectiligne qui était un juvénat pour l'instruction de jeunes gens destinés à la vie missionnaire. Jeanne de Valois avait rencontré quelque-

fois l'un ou l'autre des religieux. Ils portaient un costume un peu archaïque : soutane noire, pèlerine ample, que coupait sous le menton l'étroit rabat de toile blanche. Poliment ils la saluaient au passage, sans chercher à deviner son identité, et elle répondait à leur salut.

En moins d'une demi-heure elles furent au pied de l'église :

— Regardez-la bien, Madame, elle est très belle ! fit Thérèse, encourageante.

Du dehors, cédant à l'invite, l'artiste admirait sans réserve l'édifice bien conservé ou intelligemment restauré. Elle avait soulevé sa voilette et étudiait de près les lignes très pures du porche, lorsqu'elle se trouva face à face avec le recteur. C'était un homme de haute taille, déjà âgé, au visage basané sous d'épais cheveux blancs coupés en brosse. Courtoisement il s'inclina et, reconnaissant Thérèse, lui glissa un mot aimable.

— Madame est venue voir votre église, monsieur le Doyen, expliqua la servante, un peu inquiète de cette rencontre inopinée, et craignant que sa maîtresse n'en fut contrariée, mais celle-ci n'en laissa rien paraître.

— Alors, Madame, soyez doublement la bienvenue dans la maison de Dieu, dit le pasteur.

Et, très à l'aise, il s'effaça pour la laisser passer, donnant à voix basse les quelques détails destinés à l'instruire.

— Comme vous le voyez, la chapelle et le transept nord sont un très pur spécimen de l'époque romane, tandis que la nef date du début de l'époque gothique.

« Cette fresque au-dessus de l'autel du transept nord est du XII^e siècle, l'autel lui-même est du XVII^e, ainsi que celui du chœur. Mais aujourd'hui il fait sombre et vous ne pouvez distinguer nette-

ment les peintures. Il faudra revenir », ajouta-t-il avec un sourire lumineux.

L'actrice éprouva tout à coup, devant la figure franche et loyale du prêtre, le besoin de justifier son abstention aux offices dominicaux.

— J'ai été très souffrante, monsieur le Curé, dit-elle, non sans embarras, c'est pourquoi vous ne m'avez pas vue...

— Dieu qui lit dans les cœurs vous inspirera mieux que moi ce que vous devez faire. Soyez en paix, mon enfant, conclut le prêtre avec une grande bonté, et le geste d'adieu qu'il esquissa ressemblait à une bénédiction.

Surprise, émue, troublée, Jeanne restait debout devant la chapelle romane. Elle était déshabituée de paroles à la fois si simples et si réconfortantes. Comme ce prêtre inconnu l'avait traitée avec douceur ! Et il l'avait appelée « mon enfant ». Personne ne lui donnait ce nom. Il n'avait pas jeté l'anathème sur la brebis égarée, et elle sentait en lui une force attirante. A pas lents elle fit le tour de l'église.

De vieilles statues aux tonalités fondues entouraient le maître-autel que surmontait une belle toile de l'Annonciation au lourd encadrement de bois doré. Plus haut, deux fresques représentaient des anges vêtus de dalmatiques rouges. Deux statues d'anges adoreurs, très anciennes, se faisaient vis-à-vis de chaque côté de l'autel.

Jeanne découvrit encore une Vierge dans le style byzantin. Elle chercha de nouveaux trésors. Quelle ligne admirable, quelle harmonie possédait cette église de campagne, bijou merveilleux que créa l'art roman ! Malheureusement, égarés çà et là, quelques spécimens venus en droite ligne du quartier Saint-Sulpice témoignaient de la générosité de paroissiens amateurs de chromos.

Dans l'autel du transept nord, un beau tableau :

Notre-Dame distribuant un rosaire à saint Dominique, et d'autres vieilles statues au coloris charmant, en bois poli par le temps, puis une autre beaucoup plus grande qui, elle, a perdu toute trace de peinture, et qui est trouée par les vers.

Au bas de l'église était le baptistère, conçu dans le style du xvii^e.

Ce pieux asile était bien celui de la prière et de la méditation, l'atmosphère paraissait empreinte de paix, de silence, d'adoration. Jeanne ne cessait de penser aux paroles du prêtre : « Dieu qui voit le fond de votre cœur... »

Pendant quelques instants Thérèse, qui l'épiait, la vit immobile, recueillie, et enfin, soupirant longuement, se diriger comme à regret vers la sortie.

— Allons-nous au temple païen, Madame ?

— Oui, profitons pour voir du même coup cette curiosité, bien que je trouve presque inconvenant de finir par une visite profane ce qui a commencé pieusement ! fit Jeanne avec un grand sérieux.

Elle suivit Thérèse qui, tout en marchant, lui expliqua qu'il fallait prendre les clefs de l'antique chapelle à la mairie. Dans la maison commune, seul monument municipal, un jeune scribe d'occasion élaborait péniblement une paperasse officielle, tandis qu'un vieux citoyen, adjoint au maire, fumait sa pipe d'un air béat, bien calé dans son fauteuil de paille, feignant de lire un journal qu'il tenait à l'envers.

— Messieurs, demanda poliment Thérèse, on nous a dit de nous adresser ici pour avoir les clefs de la chapelle.

— C'est facile, Madame ; Julot, donne les clefs.

— Ousqu'elles sont ? interrogea ledit Julot sans se déranger.

— Dans la perruque à Marianne, cherche, mon gars ! conseilla le vieux avec un gros rire.

Sur la cheminée se prélassait un énorme buste

en plâtre de la République, auquel un farceur avait mis du crayon bleu à la prunelle et du rouge aux lèvres, et dont les cheveux sortant en un savant désordre du bonnet phrygien servaient, en effet, à accrocher les clefs.

L'actrice retint à temps le rire qui lui montait à la gorge et prit de la main de Julot le trousseau rouillé. Elle dut unir ses forces à celles de Thérèse pour faire tourner l'une des clefs qui fermait la grille, puis celle du temple elle-même, dans leurs serrures réciproques.

La Basquaise eut une exclamation désappointée :

— C'est laid ! On n'y voit goutte !

— Alors ne dis pas que c'est laid, reprocha Jeanne.

Et elle se mit à lire à haute voix, en se rapprochant de la porte, un petit opuscule trouvé dans la bibliothèque de *la Frelonais* :

« La chapelle Sainte-Agathe remonte en partie à la fin de l'époque gallo-romaine, c'est-à-dire au IV^e ou V^e siècle ; elle est mentionnée sous le nom de *Ecclesia sancti veneris* dans une charte de l'année 838 provenant de l'abbaye de Redon, et fut appelée « chapelle Saint-Vénier » jusqu'à la fin du XVII^e siècle ; ensuite, chapelle Sainte-Agathe. »

— Ça n'a rien à voir avec « temple de Vénus » !

— Attends la suite : « En 1839 un architecte de Rennes, examinant les débris d'une peinture à fresque qui couvrait le mur intérieur de l'abside, constata que cette peinture en ruines en recouvrait une autre, celle qu'on voit actuellement : une femme nue, accompagnée d'un amour monté sur un dauphin, et environnée de poissons. Il est certain que le peintre a voulu représenter la naissance de Vénus, ou Vénus sortant des ondes. »

« L'édifice fut donc à l'origine un petit sanctuaire païen. Après la conversion des habitants du pays au christianisme, il fut transformé en chapelle

chrétienne. Le nom de *Ecclesia sancti veneris* qu'il portait en 838, celui de chapelle Saint-Vénier qu'il conserva longtemps, et certaines pratiques superstitieuses, rappelaient son origine et sa destination primitive.

« C'est un des rares temples païens qui ait survécu à la conversion de la Gaule au christianisme, et la fresque est probablement la plus ancienne peinture de France demeurée à sa place primitive. »

Armée de son face à main, Jeanne parvenait à découvrir enfin les grandes lignes de la fresque, le visage de cette déesse de la Beauté, fort peu flattée en sa reproduction et peu attirante. Thérèse, résignée, se désintéressant du spectacle, s'était assise au fond du sanctuaire délabré, sur un vieux banc de pierre. L'ombre s'accroissait; soudain il y eut un crépitement sur le toit, et l'on entendit le bruit d'une averse furieuse frappant les ardoises, et de cataractes au dehors.

— Heureusement que nous sommes à l'abri! s'exclama Jeanne. Attendons, c'est trop fort pour durer longtemps, cela va cesser.

Et elle alla s'asseoir à côté de Thérèse, au-dessous d'une vieille statue de bois vermoulu.

L'eau entrant en rigole par la porte cintrée, arrosant les fougères et les pariétaires. Tout à coup il y eut une ruée sur cette porte à demi fermée, et des voix joyeuses crièrent :

— Entrez, Maman, c'est ouvert; quelle chance!

Des enfants pénétrèrent en courant dans le temple, s'ébrouant, se secouant. Combien étaient-ils? Jeanne ne pouvait les dénombrer, mais elle eut l'impression qu'il y en avait une bonne demi-douzaine de tous les âges.

Ils entourèrent une grande jeune femme qui les suivait de près, et qui les rassembla sous son manteau comme une poule ramasse ses poussins. Avec des gestes harmonieux et vifs elle enleva son béret

trempé, secoua ses boucles, égoutta son parapluie.

Les enfants l'avaient bien appelée « maman », mais elle avait plutôt l'air de la sœur de cette grande fille blonde comme elle, dont le regard était bleu et hardi comme le sien. Toute de blanc habillée, sa mince et robuste silhouette se dessinait sur l'ogive d'ombre de la porte.

Elle aperçut les deux étrangères au fond de la chapelle et, d'une main ferme, retint les jeunes poulains prêts à lui échapper :

— Il y a déjà quelqu'un. Tenez-vous tranquilles, les enfants.

Pliés vraisemblablement à un dressage impitoyable, les petits continrent leur envie de galoper. Au bout d'un instant l'un d'eux mit le nez à la porte :

— Ça ne tombe plus, c'est fini ! chanta-t-il sur un timbre suraigu.

La mère sortit à son tour, interrogea l'horizon :

— Nous pouvons partir.

Gentiment elle adressa un salut à Jeanne et à sa servante, toujours assises côte à côte. Les enfants la suivirent en gambadant.

— Ce sont sans doute les gens de *la Régentière*, suggéra Thérèse.

— Fort probablement. Pourvu qu'ils ne nous gâtent pas notre chère tranquillité ! Attendons qu'ils soient un peu plus loin pour nous en aller.

Jeanne de Valois se sentait à la fois mécontente et amusée. Mécontente d'avoir vu tant de monde en si peu de temps, amusée de rencontrer dans ce monde en raccourci des types bien différents.

Elle venait de rompre avec son farouche désir de solitude et, au fond, n'en éprouvait pas l'impression de désarroi qu'elle avait redoutée. Elle allait rentrer dans sa retraite et n'aurait plus sans doute l'occasion de revoir les habitants de *la Régentière*. Ceux-ci, à vrai dire, avaient fait preuve de discrétion durant leur rencontre dans la chapelle. Il n'y avait

pas de raison pour qu'on les retrouvât aux alentours de *la Frelonais*.

Rassurée sur ce point elle reprit avec Thérèse le chemin de sa demeure.

CHAPITRE XIII

DES mois passèrent. Ce fut l'été. Juillet triomphant mûrit les blés dont la masse dorée ondulait sous la brise tiède. Après tant de révolte, de luttes intimes, de dégoût du monde et des humains, Jeanne parvenait au stade de paix qui suit de plus ou moins près un profond ébranlement, quel qu'il soit. Elle se sentait comme désintoxiquée de ce milieu frelaté et vain qui avait été le sien pendant si longtemps et dont elle croyait jadis ne pouvoir s'en passer. Moralement elle était une grande malade convalescente. La splendeur de l'été la récompensait des rigueurs de l'hiver courageusement supportées. Elle en jouissait intensément, sans en être jamais rassasiée. La bibliothèque n'abritait plus ses longues et douloureuses méditations, ses amers retours sur elle-même et sur le passé; maintenant elle emportait un livre sur la lande toute mauve de bruyères, sous les pins où un écureuil jetait du haut d'une branche une pomme luisante de résine dont il avait croqué les amandes. Ou bien elle se rendait jusqu'à la rivière par un chemin étroit, semé de brindilles de foin qui s'échappaient du char traîné par de beaux bœufs roux et restaient accrochés à droite et à gauche des taillis, fougères,

ronces ou chênes. Ce chemin menait en lacets à l'allée verte, bordée de peupliers, qui suivait les méandres capricieux de l'eau claire et transparente.

Le vent léger faisait frissonner les hampes et les frêles panaches des roseaux, les feuilles des arbres au fût élancé. Il chantait l'éternelle romance que comprennent seuls ceux qui aiment la nature d'un amour compréhensif et jaloux.

Jeanne était devenue de ceux-là. Une rainette à la robe d'émeraude, sautant dans une mare envahie à moitié par les joncs, la comblait de joie. Déjà, après ce tout petit « flocc » révélateur, l'agile petit animal se dérobait. Un gros frelon orgueilleux tournoyait, comme pris de vertige, autour d'un chèvrefeuille à l'odeur sucrée.

Bel été! Été fleuri et parfumé. Ciel bleu, fluide, vaporeux, que peut si vite assombrir l'orage! Orage du temps, orage des cœurs, orage de la vie. Celui-ci approchait pour Jeanne dont la plaie était, à peine cicatrisée, sans qu'elle pût le prévoir et s'en défendre...

TROIS LETTRES

Madame Jeanne DE VALOIS

sous couvert de M^{lle} Thérèse Irrenyu

« La Frelonais »

(I.-et-V.)

par GAULON

Thérèse, des mains du facteur, avait pris une large enveloppe blanche qui en contenait une seconde portant la suscription précédente. Fidèle à sa volonté d'incognito, l'actrice ne recevait de correspondance que par l'intermédiaire de M^r Honoré